

Lettre à Elise

Rennes, le 21 juin 2050 (premier jour de l'été, si ça a encore un sens...)

Ma chère Elise,

Tu dois trouver pour le moins curieux de recevoir une lettre de moi - surtout manuscrite et en papier - après deux ans de silence. Rassure-toi, je ne cherche pas à renouer, ni à te soutirer de l'argent, ni même à te revoir. Je désire juste te donner de mes nouvelles, qui - je dois l'avouer - ne sont pas très bonnes. Mais comme dit notre bien-aimé président (comment s'appelle-t-il déjà ?), « il faut se serrer les coudes et tenir le coup ».

C'est ce que je tente de faire depuis que je suis devenu un réco. Oui, tu as deviné : ce que tu craignais est arrivé. Ma maison ancestrale de Zant-Ivy que tu aimais tant (au début), ma maison plantée dans les dunes depuis des siècles, contre vents et marées... finie, en miettes. Elle qui a résisté à deux guerres mondiales, à cinq marées noires et à un nombre incalculable de tempêtes, c'est finalement la mer qui l'a emportée. Restent deux pans de mur et un pignon, défi dérisoire, juste histoire de montrer combien les anciens construisaient costaud...

Tu me diras, tant pis pour moi, j'aurais dû m'y attendre, voilà ce qu'on récolte à se cramponner à un passé révolu. Mais ça c'est ta logique. Toi qui es née par clonage, qui es de nulle part, qui n'as pas de racines, tu ne peux pas comprendre l'attachement que l'on éprouve envers une maison léguée de génération en génération, où planent les mânes des ancêtres, où chaque meuble raconte une histoire, où le poids des ans fait craquer les planchers... Même si elle est froide et inconfortable, même si elle s'enlise dans des dunes crasseuses et instables, face à une plage infestée d'algues vertes et grignotée chaque année par la marée. Ce fut une des raisons de ton départ : « Comment peux-tu supporter toute cette merde ? » C'est ce que tu répétais, le nez froncé de dégoût, un index accusateur tendu vers la plage puante et la mer jaunasse au-delà des dunes. Selon ta logique, quand un endroit devient invivable, on déménage vers un lieu encore préservé, n'est-ce pas ? C'est facile, avec un amant bien placé dans les cercles occultes du pouvoir, qui t'offre les sésames des Enclaves les mieux protégées ! Bref, inutile de remuer « toute cette merde » - j'ai enduré bien pire depuis...

Ne crois pas non plus que je t'écris pour me plaindre : je veux juste te faire prendre conscience des conditions de vie d'un réfugié écologique, car je ne suis pas certain que cette galère subie au quotidien par des millions d'Européens parvienne jusqu'à ton Enclave suisse. (Je sais, le mot « Enclave » est péjoratif. Le terme officiel est Parc Résidentiel Sécurisé - PRS. Eh bien moi, je vis dans un CHP, un Centre d'Hébergement Provisoire. Pratiques, les initiales, pour masquer la réalité : tu vis dans une Enclave de riches et moi dans un camp de récos.)

Comme tu t'en doutes, la situation n'a fait qu'empirer durant ces deux années. Quand tu es partie, je crois que la commune faisait encore ramasser les algues vertes, dans l'espoir d'attirer quelques touristes. Espoir chimérique et vain, l'Homo turisticus étant une espèce en voie de disparition... Bientôt la commune n'a plus eu les moyens de louer des pelleuses, puis s'est délitée elle-même, en globée dans un vague district aux contours et pouvoirs flous, qui n'avait rien à faire de ce pâté de masures au bord d'une côte dévastée, peuplé de vieux rogatons et de passistes largués par l'Histoire (moi, en l'occurrence). La Poste - pardon : Euromail, Inc. - a fermé son bureau qui pourtant n'était ouvert qu'un jour par semaine ; le boulanger a mis la clé sous la porte ; le dernier bistrot - le Ty Coz, tu te souviens ? - a baissé définitivement sa grille à la mort de la vieille Soiz ; une épidémie de grippe asiatique, ou philippine, ou martienne, que sais-je, a fauché les plus faibles (faute de médecin), et les maisons se sont éteintes les unes après les autres... L'an dernier, EDF - non, Energia-Europe - n'a pas jugé rentable de rétablir le courant pour les rescapés du énième ouragan, donc plus moyen de travailler sur mon ordinateur... De toute façon, j'avais repris l'écriture manuelle, l'électricité étant trop aléatoire et mes bons de fuel pour le générateur n'étant pas « prioritaires ». Eh oui, j'ai continué la poésie... même si je n'ai aucune chance d'être publié, même si je suis « largué par l'Histoire » avec mes émotions jetées brutes sur le papier, sans multimédia, sans interface man-machine, sans mondes virtuels préformatés... N'empêche, vu qu'il n'y a plus ni télé, ni bistrot au village, je me suis constitué un public d'une demi-douzaine de mamies ravies de m'entendre déclamer mes poèmes à la veillée, en échange d'une tasse de chocolat chaud ou d'une bolée de cidre... voire parfois d'un vrai repas. Bien sûr, c'est intéressé - qui ne l'est pas de nos jours ? - mais pas seulement : sans moi, elles seraient déjà mortes, de maladie, de peur ou de solitude... Oui, je prétends maintenir en vie ces vestiges du passé, les aider à résister aux ouragans de l'Histoire.

J'ai prétendu, plutôt. Car c'est fini maintenant... Le raz-de-marée du 3 janvier a tout balayé.

Je suppose que cela t'évoque quelque chose, même à l'abri (crois-tu) des fureurs du monde au milieu de tes montagnes suisses. Rappelle-toi comment il faisait chaud à cette période, avec ces orages violents qui éclataient sans cesse. Dans ton Enclave aussi, la neige a dû fondre, non ? Ou bien épandiez-vous de la neige artificielle ?

Ce soir-là, j'étais chez mes auditrices les plus fidèles, les deux sœurs Menguy - tu sais, Marion et Manon, qui habitent sur la colline, celles qui nous fournissaient des œufs - en train de tester un nouveau poème, quand leur radio de secours, posée sur leur antique vaisselier, s'est mise à crachoter. Ces appareils sont peu gourmands en énergie, une heure au soleil suffit à les recharger, c'est pourquoi le Conseil de l'Europe les distribue dans toutes les zones sinistrables. Néanmoins les deux sœurs avaient dû omettre cet entretien minimum, car ce que dégoisait la radio était à peine audible. En la collant à mon oreille, j'ai néanmoins réussi à comprendre qu'un morceau « grand comme la Sicile » de glacier groenlandais s'était détaché de l'inlandsis et avait sombré dans l'Atlantique. « Ah bon, alors ça ne nous concerne pas », a conclu Marion, soulagée.

Erreur. A 23 h 30, la première vague du raz-de-marée a déferlé sur les dunes. Son grondement a fait trembler le vaisselier. Une seconde, on a cru qu'un nouvel orage éclatait, mais le bruit était trop vaste, trop liquide, trop écrasant. Je suis sorti sur le perron, et j'ai vu... ou plutôt entrevu - ce qui est pire -, à la faveur des échappées de lune entre les nuages, cette noire muraille aux reflets métalliques, frangée d'écume blafarde, se ruer sur la côte en un fracas de fin du monde... engloutir les dunes, avaler la route et s'abattre sur les maisons côtières - sur ma maison !

Mon premier réflexe a été d'enfourcher mon VTT - Manon m'a agrippé le bras : « Non ! Il en viendra d'autres ! » Elle avait raison : cinq vagues ont suivi, dont la plus haute - ai-je appris plus tard - a atteint dix-huit mètres.

Je ne suis redescendu chez moi que le lendemain matin, dérapant dans la boue et pataugeant dans les flaques où tressautaient encore des poissons agonisants. J'ai croisé des cadavres en chemin, d'animaux mais aussi d'humains, encastrés dans leur voiture écrabouillée, agrippés à leur cheval noyé, emmêlés à leur vélo tordu : vaines tentatives de fuite... Non, je n'ai pas pleuré ces gens que je fréquentais encore la veille - les temps sont durs pour tout le monde - mais j'ai pleuré devant les ruines de ma maison : tant d'années, d'histoires, de souvenirs dispersés en un instant d'apocalypse...

J'ai récupéré quelques bricoles - plus sentimentales qu'utiles - dans les débris vaseux et détrempés, et je suis parti sans même saluer les sœurs Menguy, peut-être les ultimes survivantes de Zant-Ivy...

Je me suis fait inscrire comme réco au centre de Brest, où l'on m'a fourni une couverture de survie et une « avance sur indemnités » de 50 euros - la fortune, hein ? - et conseillé vivement d'aller à Rennes, car les trois CHP de Brest étaient saturés.

J'ai mis deux semaines à y arriver, en vélo, à pied, en tracteur, en carriole ou en voiture (une seule fois, sur vingt kilomètres). Le camp occupe l'ancienne zone industrielle de la route de Lorient, tu imagines le décor : béton craquelé, ferrailles rouillées, vitres brisées, poussière et bitume en friche... J'y ai été dépouillé de tout - mon VTT, mes souvenirs, ma couverture, mes euros, ma dignité... Je végète au milieu de dix mille récos issus de toute l'Europe, avec une ration alimentaire et un demi-litre d'eau potable par jour - quand je réussis à les arracher -, par 45°C en moyenne. Chaque nuit, sous mon bout de bâche, j'entends des bagarres et des coups de feu, des femmes violées, des gens égorgés. Chaque jour, les camions de la morgue ou de je ne sais quelle usine de recyclage viennent ramasser les victimes de la nuit, ou du paludisme, du choléra, de la fièvre Ebola et autres maladies exotiques, comme ce botulisme des mouettes qui les décime par milliers, et qui s'avère (c'est nouveau) contagieux par simple contact et mortel pour les gens faibles ou surinfectés - la majorité ici.

Je ne vais pas m'étendre davantage, ni me complaire dans le mi sérabilisme. Tu as compris dans quelles conditions je survivis... Aussi je ne te demande qu'une seule chose - au nom de notre ancienne relation peut-être (ne parlons plus d'amour), ou de la simple solidarité humaine : vu ta position désormais dominante, tu n'as qu'un geste à faire, qu'un mot à dire pour m'obtenir un laissez-passer pour ton Enclave. Même une autorisation « visiteur » provisoire me suffirait. Et sitôt entré, promis, tu n'entendras plus parler de moi. Je saurai me cacher, creuser mon trou discret, et si je suis découvert et refoulé, tant pis, au moins j'aurais essayé... Mais il me faut ton coup de pouce, Elise. Sinon je mourrai ici - ici ou ailleurs, c'est partout pareil.

Mon adresse : Loïc Prigent, n° XB9827, CHP Rennes-Ouest, ZI-Lorient, 35000 Rennes. Inutile d'envoyer un fax, les lignes sont toujours encombrées. Le courrier, par contre, est distribué dans un bureau blindé et gardé, donc à peu près sûr.

J'espère que tu recevras cette lettre et j'attends ta réponse. Je n'ose envisager que tu refuses... Je t'embrasse

CH - P.R.S. de Sion - CH

COMMISSION DE SÉCURITÉ

OBJET : lettre manuscrite adressée à Mme Elise de La Villardière code

DÉTECTION : par mots-clés code

MÉTHODE : scan

AVIS DE LA COMMISSION : destruction. Ne pas aviser la destinataire.

Loïc

Une nouvelle inédite de Jean-Marc Ligny, auteur de science-fiction.

« Le Monde » - Edition du mercredi 4 juillet 2001